

# Prologue

## Du mal de genou

*Quelle idée peut-on avoir d'une douleur qu'on n'a point éprouvée? Quelle idée reste-t-il d'une douleur quand elle est passée<sup>1</sup>?*

Dans *Vie et opinions de Tristram Shandy*, l'oncle Toby et le caporal Trim, qui est à son service, disputent du destin et comparent leurs blessures. Le premier a été blessé à l'aine, le second au genou :

N'en déplaise à Votre Honneur, dit Trim, le roi William pensait que tout est prédestiné dans notre existence, il disait même souvent à ses soldats que « chaque balle a son billet ».

– Un grand homme! dit mon oncle Toby.

– Je suis convaincu, pour ma part, poursuit Trim, qu'à la bataille de Landen la balle qui me brisa le genou me fut adressée tout exprès pour m'ôter du service de Sa Majesté et me placer à celui de Votre Honneur afin que j'y sois mieux soigné dans mes vieux jours<sup>2</sup>.

En ajoutant que « sans cette simple balle » il n'aurait « jamais été amoureux », il excite la curiosité de l'oncle Toby, lequel,

---

1. Diderot, *Éléments de physiologie*, III, chap. 2, éd. Jean Mayer, *DPV*, XVII, p. 468 [désormais *EP*]. La liste des abréviations se trouve en fin de volume.

2. Laurence Sterne, *Vie et opinions de Tristram Shandy*, trad. Charles Mauron, Paris, Club français du livre, 1965, p. 578-579.

« souriant », l'interroge et ouvre la voie au récit : « Tu l'as donc été une fois, Trim<sup>3</sup> ? »

Cet épisode est le point de départ de Diderot dans *Jacques le fataliste et son maître*<sup>4</sup>. La doctrine prêchée par le capitaine de Jacques est la même que celle que Trim attribue au roi William. On reconnaît aussi le procédé consistant à interroger le personnage sur l'histoire de ses amours. Mais la dispute sur la douleur est amenée de façon différente :

[...] Il n'y a point de partie du corps, n'en déplaie à Votre Honneur, où une blessure soit plus douloureuse qu'au genou.

– L'aine exceptée, dit mon oncle Toby.

– N'en déplaie à Votre Honneur, je crois le genou plus douloureux, à cause de tous les tendons et les je-ne-sais-trop-quoi qui y arrivent.

– Voilà précisément, riposta mon oncle Toby, ce qui rend l'aine plus sensible car outre les tendons et les je-ne-sais-trop-quoi-non-plus (leur nom m'est aussi inconnu qu'à toi) il y a...<sup>5</sup>

S'ensuit un échange dans lequel chacun défend sa thèse, jusqu'à ce que Trim, non sans mesurer le manque de compassion de son maître, fasse « mine d'abandonner la partie » et s'attire les foudres de ce dernier : « Cela ne prouve rien, dit-il, que ta générosité naturelle. » Et le narrateur d'ajouter :

Ainsi la question de savoir si la douleur d'une blessure au genou dépasse (*ceteris paribus* [toutes choses égales par ailleurs]) celle d'une blessure à l'aine ou, à l'inverse, si celle d'une blessure à l'aine

---

3. *Ibid.*, p. 579.

4. Selon sa correspondance avec Sophie Volland, Diderot a lu les six premiers livres du roman de Sterne, dont il avait fait la connaissance dans le salon du baron d'Holbach, dès 1762 (lettre à Sophie Volland, 26 septembre 1762). Quant aux livres VII et VIII, ils ont été envoyés par David Garrick au baron d'Holbach en juin 1765. Sur les rapports entre Diderot et Sterne, voir Alice Grenn-Fredman, *Diderot and Sterne*, New York, Columbia University Press, 1955.

5. Laurence Sterne, *Vie et opinions de Tristram Shandy*, op. cit., p. 580.

n'est pas plus grande que celle d'une blessure au genou, demeure entièrement irrésolue<sup>6</sup>.

Dans *Jacques le fataliste*, après un bref préambule du narrateur, dans lequel celui-ci rappelle la formule du capitaine de Jacques – « tout ce qui nous arrive de bien et de mal ici-bas était écrit là-haut » –, le récit débute *in medias res*. D'une proposition universelle, qui énonce la loi du *fatum*, on passe à une proposition plus limitée, qui en est une conséquence. Si tout est écrit, chaque événement est l'effet d'un enchaînement nécessaire de causes. Et sur un champ de bataille? Tout y est nécessaire : chaque balle, qu'elle touche ou non une cible, suit une trajectoire déterminée d'avance. Si d'aventure elle est déviée, cette déviation elle-même était prévue de toute éternité. Par conséquent, rien ne peut nous permettre d'éviter ce que le Destin nous réserve. Ce qui est « écrit sur le grand rouleau » ne peut être modifié, quand bien même, par miracle, on en connaîtrait l'auteur et le contenu. Le maître croit que si Jacques trouve cette idée parfaitement absurde, contraire à la définition de la nécessité, « car il faudrait qu'il y eût une ligne fausse sur le grand rouleau qui contient vérité, qui ne contient que vérité, et qui contient toute vérité ». Plus que jamais, le modèle du Livre – au singulier – impose ses règles :

Il serait écrit sur le grand rouleau : Jacques se cassera le cou tel jour ; et Jacques ne se casserait pas le cou. Concevez-vous que cela se puisse, quel que soit l'auteur du grand rouleau<sup>7</sup>?

Cette conception du monde est une philosophie de soldat, un *compendium* du stoïcisme et de la philosophie des Mégariques

---

6. *Ibid.*, p. 581.

7. Diderot, *Jacques le fataliste et son maître*, éd. Jacques Proust, *DPV*, XXIII, Paris, Hermann, 1981, p. 34 [désormais *JF*]. Sur ce point, voir Pierre Chartier, « Le pouvoir des fables ou la vérité selon Jacques », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [désormais *RDE*], 30, avril 2001, p. 47-64.

pour temps de guerre : s'il est écrit que l'on mourra sur un champ de bataille, cela adviendra, quoi que l'on fasse. On reconnaît ici une version simplifiée du problème des futurs contingents<sup>8</sup> : à moins de perdre toute signification, le concept de nécessité implique la réalisation des événements nécessaires, lesquels, par essence, ne peuvent pas ne pas se produire. En renvoyant dos à dos les partisans du fatalisme et ceux de la liberté, Diderot rejoint l'argument d'Épicure, lequel, comme l'explique Jean Salem, enveloppait « les tenants du destin (ou de la nécessité, car chez lui ces deux termes se réciproquent) dans la *consequentia mirabilis* [conséquence étonnante] que renferme la Sentence Vaticane 40 : "Celui qui affirme que tout arrive par la nécessité ne peut rien reprocher à celui qui dit que tout n'arrive pas par la nécessité, car il déclare par là-même que cette dernière affirmation est le produit de la nécessité"<sup>9</sup> ».

Reprenons. Comme le roi William, dont le caporal Trim a retenu l'adage, le capitaine de Jacques croyait que « chaque balle qui partait d'un fusil avait son billet<sup>10</sup> ». Mais, contrairement à l'attitude dénoncée par Leibniz à travers l'expression *fatum mahumetanum* – « le destin à la turque ; parce qu'on impute aux Turcs de ne pas éviter les dangers, et de ne pas même quitter les lieux infectés de la peste »<sup>11</sup> du fait d'une concep-

---

8. Voir en particulier Cicéron, *Traité du Destin (De Fato)*, trad. É. Bréhier revue par P. Aubenque, *Les Stoïciens*, textes traduits par É. Bréhier, édités sous la dir. de P.-M. Schuhl, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1962. Voir aussi Pierre-Maxime Schuhl, *Le Dominateur et les Possibles*, Paris, PUF, 1960 ; Jules Vuillemin, *Nécessité ou contingence. L'aporie de Diodore et les systèmes philosophiques*, Paris, Minuit, 1984.

9. Jean Salem, *La Mort n'est rien pour nous. Lucrèce et l'éthique*, Paris, Vrin, 1990, p. 94-95.

10. *JF* 23. Sur la signification de la formule, voir les analyses de Jean Starobinski dans « "Chaque balle a son billet" : destin et répétition dans *Jacques le fataliste* », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 30, automne 1984, p. 17-38 (repris dans *Diderot, un diable de ramage*, Paris, Gallimard, 2012, p. 302-331).

11. Gottfried Wilhelm Leibniz, *Essais de Théodicée*, éd. J. Brunschwig, Paris, Garnier/Flammarion, 1969, p. 30.

tion absurde de la fatalité –, si le roi William, Trim, Jacques, et le capitaine ont adopté cette doctrine, c'est afin que rien n'entame leur détermination.

Dans *Jacques le fataliste*, cela produit un effet particulièrement comique. On voit Jacques, qui pourrait tout aussi bien renoncer à toute initiative et attendre que le destin se réalise, prendre toutes les précautions utiles pour sa sécurité et celle de son maître, tout en affichant un calme prétendument causé par son acceptation du destin. D'où l'étonnement du maître :

LE MAÎTRE — Et si tu veux gagner du temps pourquoi aller au petit pas comme tu fais ?

JACQUES — C'est que faute de savoir ce qui est écrit là-haut on ne sait ni ce qu'on veut, ni ce qu'on fait, et qu'on suit sa fantaisie qu'on appelle raison, ou sa raison qui n'est souvent qu'une dangereuse fantaisie, qui tourne tantôt bien, tantôt mal<sup>12</sup>.

Conformément à la théorie lockienne des associations d'idées, déjà mise en fiction par Sterne<sup>13</sup>, l'évocation du capitaine – de sa doctrine générale et de sa doctrine particulière – appelle automatiquement le souvenir de la blessure de Jacques et de ses conséquences. La progression des premiers échanges permet donc de faire d'une pierre deux coups. D'une part, le principe du fatalisme radical, qui va être interrogé, est formulé par avance ; d'autre part, il se trouve immédiatement illustré, vérifié, et parodié, par la simple mise en route du récit des faits passés et le tableau des événements actuels.

Car les péripéties dont Jacques se souvient manifestent, selon lui, l'enchaînement nécessaire des causes et des effets. Autrement dit, il était écrit là-haut que Jacques, du fait de son

---

12. *JF* 33.

13. Sur Sterne et Locke, voir notamment John Traugott, *Tristram Shandy's World: Sterne's Philosophical Rhetoric*, Berkeley, University of California Press, 1954 ; et Helene Moglen, *The Philosophical Irony of Laurence Sterne*, Gainesville, University Press of Florida, 1975.

tempérament, s'attarderait au cabaret, qu'il s'abreuverait au lieu de mener les chevaux à l'abreuvoir ; il était écrit de toute éternité que ce comportement déclencherait la colère de son père, lequel étant tel qu'il était ne pouvait pas faire autrement que de s'emporter ; il était écrit là-haut que Jacques chercherait à fuir à la première occasion, et même que la première occasion serait le passage d'un régiment. Il était aussi écrit que cet enrôlement dans l'armée amènerait sa participation à la bataille de Fontenoy, bataille à laquelle il devait nécessairement participer pour recevoir une balle – ou plutôt *la* balle – qui lui était destinée. La suite est tout aussi nécessaire, pour le meilleur et pour le pire :

LE MAÎTRE. – Et tu reçois la balle à ton adresse.

JACQUES. – Vous l'avez deviné, un coup de feu au genou ; et Dieu sait les bonnes et mauvaises aventures amenées par ce coup de feu. Elles se tiennent ni plus ni moins que les chaînons d'une gourmette. Sans ce coup de feu, par exemple, je crois que je n'aurais été amoureux de ma vie, ni boiteux<sup>14</sup>.

Diderot s'amuse, dira-t-on, sur les pas de Sterne, et l'on aura raison. Cependant, il ne peut être confondu avec Jacques, ni avec le capitaine de Jacques. Car, contrairement à eux, mais comme les contradicteurs de Diodore, il admet que les propositions concernant le futur sont indécidables<sup>15</sup>. Son récit, qui mêle ironiquement des faits historiques comme la bataille de Fontenoy, où s'illustra le maréchal de Saxe le 11 mai 1745, à des fictions, contredit la thèse du capitaine en démontrant la différence entre les possibles et les événements. Il ridiculise à la fois la doctrine de la stricte nécessité et celle de la liberté absolue. Parodie-t-il au passage la croyance en la Providence ? Sans aucun doute. D'ailleurs, comme plusieurs commentateurs

---

14. JF 24.

15. Cicéron, *Traité du Destin (De Fato)*, VII-IX, *op. cit.*, p. 478-481.

l'ont noté, les réminiscences de *Candide ou l'Optimisme* sont patentes<sup>16</sup>.

Dans la suite, le récit des amours de Jacques, qui sera interrompu de toutes sortes de manières, en stricte application du texte inscrit là-haut, constitue le fil conducteur de l'ouvrage. Chaque chose venant en son temps, et les faits ne pouvant être racontés « ni plus tôt ni plus tard<sup>17</sup> », ni autrement !

Cette parodie comique et sérieuse recèle d'autres allusions philosophiques. Cette fois, outre les Stoïciens, les Mégariques, Leibniz et Hobbes, le texte renoue avec l'*Essai sur l'entendement humain*, intertexte évident de *Tristram Shandy*. Nous n'en sommes encore qu'au début du récit de Jacques, et bien des aventures attendent les voyageurs et le lecteur, mais nous ne les suivrons pas plus loin, car ce qui nous intéresse pour le moment, c'est le genou de Jacques et la dispute sur la douleur<sup>18</sup>.

Resté sur le champ de bataille, Jacques est jeté sur une charrette et conduit dans un hôpital. L'évocation de cette journée provoque non plus une simple association d'idées, mais le souvenir de sensations affreusement douloureuses, ce dont il s'efforce de rendre compte par des mots :

JACQUES. – [...] Ah ! Monsieur, je ne crois pas qu'il y ait de blessure plus cruelle que celle du genou.

LE MAÎTRE. – Allons donc, Jacques, tu te moques.

Jacques. – Non, pardieu, Monsieur, je ne me moque pas. Il y a là je ne sais combien d'os, de tendons, et d'autres choses qu'ils appellent je ne sais comment...<sup>19</sup>

---

16. Voir notamment René Pomeau, « De *Candide* à *Jacques le fataliste* », *Enlightenment Studies in honour of Lester G. Crocker*, Oxford, 1979, p. 243-271.

17. JF 24.

18. Jean Starobinski, « Diderot et l'art de la démonstration », *RDE*, 18-19, octobre 1995, p. 171-190, repris dans *Diderot, un diable de ramage*, *op. cit.*, p. 277-301.

19. JF 25.